
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/1 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.1.59750

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

plus neuves parmi les interprétations du personnage même de Guillaume et des siens, celle-là même qu'auraient dû citer les pages consacrées aux autres cycles, entre autre, à celui des Narbonnais. On sait que Joël Grisward a replacé ce cycle dans le cadre plus large de problèmes que posent les héros épiques de l'aire indo-européenne. L'ouvrage de J. Grisward (*L'archéologie de l'épopée médiévale*) publié dès 1981 et devenu très vite un ouvrage de référence en la matière, ouvrait des perspectives prometteuses saluées en son temps par Georges Dumézil lui-même. Il est regrettable que cette analyse très neuve n'ait pas trouvé place ni dans les commentaires de l'ouvrage ni dans la bibliographie qui l'accompagne. L'interprétation du personnage de Guillaume ne peut en effet se réduire à la simple réminiscence de personnages historiques. La figure héroïque appartient aussi à tout un héritage idéologique qui fournit des moules dans lesquels se fondent, chacun à sa manière, les héros des récits littéraires: il en va de la geste comme des romans de chevalerie. Comme ces derniers, l'étude de la geste ne peut que gagner à cette lecture comparatiste.

La traduction de Bodo Hesse est précise. Le traducteur se réfère en notes aux traductions françaises déjà parues et éclaire ainsi son interprétation de manière informative et critique.

Jean-Marc PASTRÉ, Rouen

Hartmut HOFFMANN, *Bücher und Urkunden aus Helmarshausen und Corvey*, Hannover (Hahn) 1992, 155 p., 56 ill. (*Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte*, 4).

L'abbaye saxonne d'Helmarshausen, fondée en 997 sur la rive gauche de la Diemel en amont de son confluent avec la Weser, abritait au XII^e siècle un atelier d'orfèvrerie réputé et un scriptorium de prestige dont la production la plus fameuse, sinon la plus accomplie, est l'évangélaire d'Henri le Lion, sur lequel les spécialistes se penchent avec une ferveur redoublée depuis sa vente aux enchères en 1983. C'est donc fort opportunément qu'H. Hoffmann livre une mise au point sur la production écrite attribuée à Helmarshausen; de surcroît, l'historien y trouvera publiés des documents de gestion du XII^e siècle, jusqu'alors mal édités ou inédits.

L'ouvrage est essentiellement le bilan d'une large et sourcilleuse enquête paléographique à travers tous les documents écrits, livres et chartes, attribués ou mis en relation avec Helmarshausen. Le point de départ est fourni par un corpus de témoins présentant de solides garanties d'origine: outre quelques chartes, on y compte un *Traditionsbuch*-censier (14 folios seulement mais autant de mains), dont la rédaction s'étale des années 1120/1140 au XIII^e s., l'évangélaire d'Henri le Lion (entre 1173 et 1189), le graduel de Hersfeld conservé à Kassel (3^e quart du XII^e s.), le fragment de psautier conservé à Baltimore (même datation). En somme, un éventail d'écritures diversifié, spécialement pour les décennies du milieu du XII^e siècle.

A ce noyau dur, l'auteur est en mesure d'agrèger d'autres manuscrits, liés au premier groupe par une identité de main ou par un même profil graphique. Celui-ci, décrit assez sommairement (p. 16–17), est un cocktail de spécificités morphologiques relativement ténues (par ex. un trait droit ou oblique au bas du *i*, *q*, ou du dernier jambage des *m* et *n*) et peut-être pas originales non plus, mais qui auraient la valeur de signature d'école. Au total, ce sont plus d'une dizaine de *codices* entiers, une bonne quinzaine d'autres à l'état de résidus, et sept chartes – sans compter le *Traditionsbuch* précité – qui portent la marque d'Helmarshausen, chaque témoin faisant l'objet d'une notice détaillée (p. 18–46). L'auteur, en revanche, rejette sur l'atelier de Paderborn la confection de trois évangélaire et d'un légendier du trésor de la cathédrale de Trèves (notices p. 67–70).

La renommée graphique d'Helmarshausen, bien établie au XII^e siècle, remonte vraisemblablement bien plus haut (dernier tiers du XI^e s.) et H. Hoffmann, au cours de cette enquête régressive, a repéré, au sein du manuscrit d'Origène British Library, Harley 3030 (XI^e), une main présentant déjà le style d'Helmarshausen. De 1107 date la première charte mise par écrit

à l'abbaye (diplôme d'Henri V, St. 3017). Le nombre de témoins manuscrits culmine en tout cas dans les années 1150–1180, signe d'un probable apogée, mais après 1190, aucun livre n'a été identifié comme issu du scriptorium.

La production d'Helmarshausen est aujourd'hui éparpillée dans une quinzaine d'établissements situés en Allemagne, Angleterre, Danemark, Suède, Etats-Unis. Cette dispersion, comme l'importance du nombre de manuscrits connus par des résidus, est certes à mettre au compte des malheurs qui se sont abattus au cours des temps sur la bibliothèque et le chartrier du monastère. Mais elle est aussi, dans certains cas, le signe du rayonnement artistique d'un scriptorium appelé à honorer des commandes extérieures, parfois lointaines, et à collaborer avec des scribes étrangers pour des ouvrages conçus dans d'autres ateliers. L'évangélaire de Lund, à Copenhague, est ainsi l'œuvre d'une main »scandinave«, mais la décoration et quelques interventions attestent la part prise par un moine d'Helmarshausen. On retrouve une situation un peu semblable dans les évangélaire de Malibu et d'Uppsala, dans le légendier de Leipzig ou, à l'horizon plus proche, dans un Origène de Paderborn (?) et dans le fameux *Liber vitae* de l'abbaye de Corvey (vers 1158/1159). Les liens d'Helmarshausen avec Corvey étaient en effet étroits depuis l'arrivée à la tête d'Helmarshausen du moine corveyen Thietmar II (1080–1112), lequel y implanta les coutumes d'Hirsau et dynamisa l'établissement. L'auteur montre que c'est un moine d'Helmarshausen qui confectionna les exemplaires de prestige du diplôme de l'empereur Conrad III pour Corvey (DKo III 245). La proximité des deux monastères a d'ailleurs amené H. Hoffmann à reprendre l'examen de tous les manuscrits (codices et chartes) attribués à Corvey, depuis l'abbatit de Markward (ca. 1081–1107) jusqu'à celui de Wibald (1147–1158). Une nouvelle série de notices (p. 47–66) en engrange les acquis.

A lire ces analyses, il ressort donc qu'en raison de l'étroitesse des liens entre ateliers et de la circulation des copistes, la reconnaissance du »style d'Helmarshausen« ne permet pas vraiment de distinguer production et influence du scriptorium. Peut-être une enquête »codicologique«, absente du livre et sans doute bien difficile à mener vu l'état des témoins subsistants, permettrait-elle de mieux isoler les productions vraiment »helmarshausiennes«? Toujours est-il que si le »style d'écriture« décrit doit être le seul fil d'Ariane à la disposition du chercheur, il lui échappe probablement une part de la production de l'atelier, celle qui n'a pas suivi ce style, non seulement quand ce dernier finit par tomber en désuétude (vers 1200?; cf. p. 81), mais encore peut-être à son âge d'or, si ce style n'était pas le seul en usage.

Dans la seconde partie du livre (»Texte«, p. 91–137) sont publiés plusieurs documents, dont l'intérêt dépasse la perspective paléographique ici spécialement à l'honneur. Le plus important d'entre eux est le *Traditionsbuch*-censier déjà cité (Marburg, Staatsarchiv K 238), jusqu'alors accessible seulement à travers une édition médiocre du XVIII^e s. Celle qui nous est maintenant procurée ne laisse rien à désirer, malgré les difficultés posées par un parchemin en très mauvais état et par une multitude d'adjonctions et de particularités. Trois chartes de 1152–1180/81, 1180 (connue en simple regeste) et 1196 complètent le dossier.

Tout au long du livre, H. Hoffmann, dans une langue concise et parfois incisive, fait preuve, malgré des conclusions toujours fermes, d'une grande rigueur d'argumentation et d'une prudence de bon aloi, indispensable quand on cherche à identifier des écritures ou dater des manuscrits. S'agissant de l'évangélaire d'Henri le Lion (que l'auteur tient – rare et bizarre jugement de valeur! – pour l'œuvre d'un calligraphe fatigué), on notera qu'il admet toujours plausible la datation large 1173–1189, alors qu'O. G. Oexle en fixe l'élaboration aux années 1185/88¹.

Laurent MORELLE, Paris

1 Otto Gerhard OEXLE, Zur Kritik neuer Forschungen über das Evangeliar Heinrichs des Löwen, dans: *Göttingische Gelehrte Anzeigen* 245 (1993) 70–109; Id., Lignage et parenté, politique et religion dans la noblesse du XII^e s.: l'évangélaire de Henri le Lion, dans: *Cahiers de civilisation médiévale* 36 (1993) 339–354; un argument d'Oexle n'a pas été discuté par Hoffmann: la parenté des idées figuratives de

Gerhard BAAKEN, *Ius Imperii ad Regnum. Königreich Sizilien, Imperium Romanum und Römisches Papsttum vom Tode Kaiser Heinrichs VI. bis zu den Verzichtserklärungen Rudolfs von Habsburg*, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 1993, 456 p. (Forschungen zur Kaiser- und Papstgeschichte des Mittelalters. Beihefte zu J. F. Böhmer, *Regesta Imperii*, 11).

Le livre de Gerhard Baaken, suivant un ordre chronologique très strict, cherche à établir des faits sûrs dans le domaine complexe des prétentions juridiques opposées de l'empire et de la papauté sur le royaume de Sicile. Son travail a, pour une bonne part, consisté à comparer, mot à mot, des textes émanant de la chancellerie pontificale ou impériale, en replaçant chacun de ces actes d'une part dans une tradition antérieure, d'autre part dans un cadre chronologique aussi précis que possible. Il en résulte un essai de politologie médiévale montrant l'évolution, sinueuse dans le détail, des prétentions des deux puissances à dominer le royaume de Sicile depuis la mort de Henri VI (28 septembre 1197) jusqu'à la renonciation définitive de Rodolphe de Habsbourg (octobre 1275) à un royaume gouverné depuis 1266 par Charles d'Anjou, champion officiel des prétentions pontificales.

Après un bref avant-propos exposant le but de l'œuvre, une brillante introduction évoque la fin de la vassalité qui unissait le Royaume au Saint-Siège: au XVIII^e siècle encore, le cens (7000 ducats et un cheval blanc) était solennellement remis lors de la fête des Apôtres; mal vu des ministres éclairés du Royaume, il cessa d'être versé à l'époque napoléonienne.

On entre ensuite dans le vif du sujet. On sait que, depuis 1059, les souverains normands d'Italie se reconnaissent vassaux du pape; celui-ci a pris la suite de l'empereur qui recevait auparavant la fidélité des princes lombards. Le *ius imperii ad regnum*, longtemps resté purement théorique, se manifeste enfin avec Henri VI. L'empereur et son épouse Constance se fondent à la fois, et assez confusément, sur le droit héréditaire et sur l'*antiquum ius imperii*, ils ne sont pas devenus vassaux du pape, et Constance n'a même pas reçu la couronne. Après la mort de l'empereur Constance donne d'autorité à son fils le titre de roi de Sicile et le fait couronner. Elle désire toutefois recevoir l'investiture pontificale; Innocent III en profite pour chercher à remplacer le concordat de Bénévent de 1156 (qui donnait au roi presque tous pouvoirs sur les églises du Royaume) et exiger un hommage lige. Mais Constance meurt avant d'avoir pu le prêter; elle laisse la tutelle du jeune roi et la *cura regni* au pape, qui affirme le droit de propriété de l'Église romaine sur le Royaume.

Philippe de Souabe prétend également à l'héritage de son frère et se fait représenter dans le Royaume par Markward d'Anweiler, alors qu'Otton IV reconnaît le pape comme seigneur du Royaume. La mort de Philippe (1208) donne un avantage provisoire au pape. Otton IV, qui a reconnu en 1199 l'ensemble des possessions de l'Église romaine, renouvelle cette reconnaissance par serment en 1201; mais, après la mort de Philippe, il nomme un *legatus totius Italiae* et, avant le couronnement impérial du 4 novembre 1209, le pape ne peut obtenir de lui que des promesses vagues; Otton envahit le Royaume et est excommunié en novembre 1210; le pape craint notamment un accord direct entre l'empereur et Frédéric II.

Celui-ci devient majeur à l'été 1208; dès 1209, il s'oppose au pape à propos d'élections épiscopales. Mais, contre Otton IV, Innocent III doit soutenir la candidature de Frédéric II à l'empire, créant lui-même le danger d'une nouvelle union de celui-ci et du Royaume: avant de gagner l'Allemagne, Frédéric prête au pape un serment de fidélité et garantit le respect des élections canoniques; mais il doit laisser la Sicile à son jeune fils Henri, pour éviter toute union personnelle.

l'évangélique avec le *liber memorialis* de Winchester, qu'Henri le Lion et sa femme Mathilde purent admirer durant leur exil anglais (1181/85), lors duquel ils firent séjour à Winchester. Voir encore Michel PARISSÉ, Exercice et perte du pouvoir d'un prince: Henri le Lion, dans: Les princes et le pouvoir au Moyen Age, XXIII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (Brest, mai 1992), Paris 1993, p. 69-90, aux p. 82-86: à propos de l'image du couronnement de l'Évangélique, l'auteur se demande (p. 85 n. 33) si Henri le Lion «avait encore en 1188 les moyens de faire travailler l'atelier de Helmarshausen avant son retour définitif d'Angleterre».